

Prière d'illumination

« Prêtez l'oreille les cieux et je parlerai. Et la terre entendra les dires de ma bouche. Mon enseignement se déversera comme la pluie, mon dire coulera comme la rosée, comme des averses sur la verdure et comme des ondées sur l'herbe. »
(Deutéronome 32,1-3)

Seigneur, nous voici rassemblés devant toi. Envoie sur nous ton Esprit, pour qu'il ouvre nos oreilles et nos cœurs à la fraîche rosée de ta Parole. Fais que chacun y puise ce dont il a besoin aujourd'hui et reçoive de quoi nourrir sa vie. Amen.

Textes bibliques (lectures du jour) :

Job 7, 1-7 :

« N'est-ce pas un temps de corvée que le mortel vit sur terre et n'est-ce pas comme les jours d'un salarié que passent ses jours ? Comme un serviteur soupire après l'ombre et comme un salarié attend sa paie, ainsi des mois de néant sont mon lot et l'on m'a assigné des nuits de peine.

A peine couché, je me dis : « Quand me lèverai-je ? ». Le soir n'en finit pas et je suis rassasié d'insomnies jusqu'à l'aube. Ma chair est couverte de vers et de mottes de poussière, ma peau se crevasse et suppure.

Mes jours ont couru loin de moi comme une navette et ils ont cessé par manque de fil. Souviens-toi que ma vie est un souffle et que mon œil ne verra plus le bonheur. »

Marc 1, 21-39 :

[Jésus et ses disciples] se rendirent à Capharnaüm ; aussitôt, lors du sabbat, Jésus entré dans la synagogue enseignait. [Les gens] étaient frappés de son enseignement : il leur enseignait comme [quelqu'un] ayant autorité et non comme les lettrés.

Tout à coup, il y avait dans leur synagogue un homme avec un esprit impur qui s'écria : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus le Nazarénien ? Es-tu venu nous perdre ? Je sais qui tu es : le saint de Dieu ».

Jésus le rabroua en disant : « Tais-toi et sors de lui ! ». Alors, secouant [l'homme] et criant, l'esprit impur sortit de lui.

Tous furent tellement stupéfaits qu'ils se demandaient entre eux : « Qu'est-ce que cela ? Un enseignement nouveau, d'autorité ; il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent. » Sa renommée (ou sa prédication) s'étendit aussitôt partout dans toute la région de Galilée.

Sortant de la synagogue, ils allèrent aussitôt dans la maison de Simon et d'André, avec Jacques et Jean. La belle mère de Simon était couchée, fiévreuse et aussitôt ils lui parlent d'elle. S'approchant, [Jésus] la fit lever en saisissant sa main ; la fièvre la quitta et elle se mit à les servir.

Le soir venu, quand le soleil se coucha, on portait vers lui tous les malades et les possédés de démons. La ville entière était rassemblée près de la porte. Il guérit de nombreux malades de maladies variées, il jeta dehors de nombreux démons et il ne laissait pas parler les démons, parce qu'ils le connaissaient.

Le matin, de nuit noire, s'étant levé il sortit et alla dans un lieu désert. Là, il se mit à prier.

Simon le poursuivit ainsi que ceux [qui étaient] avec lui. Ils le trouvèrent et lui dirent : « Tout le monde te cherche ! ». Et il leur dit : « Allons ailleurs vers les bourgs suivants, afin que je prêche aussi là ; c'est en effet pour cela que je suis sorti. » Et il alla par toute la Galilée, prêchant dans leurs synagogues et chassant les démons.

Prédication

« Il alla par toute la Galilée ». Jésus, « l'homme qui marche », selon la belle expression de Christian Bobin, qui ajoute : « Rien ne se remet de son passage et son passage n'en finit pas »¹. Un passage sur notre terre, dans notre condition humaine ; une marche parmi nous, traversante et libératrice. Les versets que nous méditons ce matin témoignent – comme tant d'autres textes bibliques – de la puissance de vie de Jésus-Christ, de sa présence vive et vivante, persévérante comme l'aube, qui fait renaître inlassablement la lumière dans l'obscurité.

Il est question de soir et de matin dans ce passage, ainsi que dans l'existence humaine. Le soir peut évoquer, par opposition à la clarté joyeuse du jour, la maladie et la démence ; deux réalités qui aliènent et font souffrir. L'être humain est fragile, vulnérable, créé d'un peu de terre et de souffle, cible facile de ces maux qui enténébrent la vie. Tout à coup, au milieu de la symphonie organique, quelque chose déraile. C'est la colonisation par un virus, l'ébranlement ou la division de l'esprit et tout semble s'arrêter. Nuit de douleur, d'insomnie et de vide, comme le

¹ Dans *L'homme qui marche*, Ed. Le temps qu'il fait 1995, p.8.

crie Job, nuit où l'on ne sait plus à quoi se raccrocher pour ne pas sombrer. Nuit qui nous éprouve comme la lame du couteau, qui nous dépouille du sentiment de sécurité, qui brûle toutes nos certitudes d'une quelconque maîtrise sur nous-mêmes, sur le monde, et sur Dieu. Nuit où l'on maudit le jour qui nous a vus naître, à l'image de Job, atteint au plus profond de son être, errant dans un désespoir et une souffrance infinies, ne voyant que peine et corvée en ce monde et accusant Dieu d'être à l'origine de tous ses maux.

Face à cela, Marc affirme au contraire que Dieu, loin de provoquer le mal s'y oppose : il restaure l'être et met un frein aux puissances démoniaques.

Nous n'en sommes qu'au premier chapitre de l'Évangile de Marc et déjà tout bouge autour du Fils de Dieu... Après son baptême, pendant lequel l'Esprit Saint descend sur lui avant de l'envoyer dans le désert affronter 40 jours de tentation, Jésus commence son ministère en proclamant que « le Règne de Dieu s'est approché » et il appelle à sa suite les premiers disciples. Son enseignement à la synagogue révèle qu'il prêche avec une autorité très différente de celle des lettrés, gardiens des traditions : chez lui, l'autorité est intérieure, reçue d'en-haut, ce qui lui donne la liberté d'un enseignement nouveau qui marque les esprits.

Voilà justement que dans la synagogue s'approche un homme hanté par un esprit impur (comme quoi la fréquentation des lieux de culte ne rend personne saint et ne préserve pas non plus d'un esprit dérangé !). Cet esprit connaît le pouvoir libérateur de Jésus et révèle son identité divine. Mais Jésus l'arrête brutalement : « Tais-toi et sors de cet homme ! ». Quelle thérapie de choc... Le verbe grec employé pour réduire au silence peut aussi signifier l'action de museler. On met une muselière aux bêtes dangereuses pour les empêcher de mordre : sans entrer dans les subtilités du secret messianique chez Marc, on voit ici que Jésus ne permet pas à la parole du démon de se répandre et de nuire. Ce n'est pas par les démons qu'il attend d'être reconnu et suivi. Sa relation avec eux consiste uniquement à les extirper de l'individu qu'ils aliènent, pour restituer à l'humain son intégrité et sa liberté.

Souvenons-nous qu'au 1^{er} siècle, le rapport aux puissances démoniaques fait partie intégrante de la réalité et de la compréhension du monde. Que nous le percevions aujourd'hui comme une allusion à nos démons intérieurs, ou comme les émanations d'une puissance du mal extérieure à nous et capable d'emprise sur les humains, c'est une forme de transmutation, de conversion qui s'opère dans la rencontre du Christ, lui qui fait taire le mal, sans transiger. L'Évangile attire notre attention non sur le pouvoir et l'origine des démons, mais sur la personne, l'enseignement et l'action de Jésus. Les guérisons et les exorcismes, par le salut concret qu'ils manifestent, sont autant de signes du Royaume qui vient et qui est déjà là.

Tout est retourné : les possédés reviennent à eux et les malades guérissent. Essentiellement, l'être intérieur est délivré, redressé, rendu à la vie.

Sortant de la synagogue, Jésus et ses compagnons entrent dans la maison de Simon et André. On signale tout de suite à Jésus la présence d'une malade, la belle-mère de Simon, accablée de fièvre. Tout le monde aurait pu l'ignorer, se pressant plutôt d'honorer les hôtes à peine arrivés et laissant la malade se reposer dans son coin. Mais non, la sollicitude de la maisonnée est palpable et mise en valeur. Jésus relève alors cette femme, par la main, la touchant malgré les conventions sociales et les règles d'hygiène. Il la remet debout ou la ressuscite, car c'est en effet le même verbe en grec... Cela indique que par son geste, il fait bien plus que supprimer la fièvre qui la brûle : il redonne à cette femme un rôle, une place, une raison de vivre.

Après l'homme de la synagogue et la belle-mère de son ami, Jésus étend ensuite son action à toute la ville qui converge vers lui. Dès le coucher du soleil, qui marque la fin du sabbat, on lui amène ceux qui souffrent de toutes sortes de maux et qui sont animés, on pourrait presque dire aimantés par l'espoir de la délivrance. Et le Christ est là, dans la maison. Il est là pour toute la ville qui se presse sur le seuil, sans faire de distinction, sans exiger aucune confession de foi. Et quelque chose de salvateur se passe dans la rencontre avec ceux qui viennent à lui.

Les malades étaient considérés comme impurs et exclus de la vie sociale, mais les habitants de Capharnaüm se sont tous mobilisés pour aider les plus faibles, surmontant leur dégoût, leur peur de la contagion, transgressant les lois sur la pureté et portant peut-être même les malades à bout de bras, dans un incroyable élan collectif de compassion et d'espérance.

Voilà qui peut nous faire réfléchir, avec notre société qui cache si bien ses pauvres, ses malades et ses fous, que c'est le choc quand on est soudain confronté à ces abîmes... L'humanité est interdépendante, nous sommes tous reliés les uns aux autres, même s'il est facile et confortable de l'oublier. A quoi et à qui prêtons-nous attention dans nos vies ? Rien de pire que l'indifférence de ce que Péguy nomme « une âme habituée ». Les habitants de Capharnaüm n'ont ignoré personne, n'ont laissé personne seul dans sa misère. Ils ont cherché leur prochain, ils ont amené tous les malades et Jésus en a guéri beaucoup.

Beaucoup, mais pas tous. Et les démons ne sont pas détruits, comme dans d'autres récits bibliques, mais jetés dehors. Jésus crée des îlots provisoires de paix, des instants de grâce. Il n'y a pas de règle, pas d'explication.

Voilà qui résonne fort avec notre expérience humaine, confrontée douloureusement à la fois à ceux qui ne guérissent pas, malgré tout ce qui est entrepris pour les sauver, et à la présence persistante du mal. Sommes-nous

capables d'aimer Dieu simplement parce qu'il est Dieu, sans esprit utilitariste ? D'aimer Dieu sans le tenir captif de nos désirs, de nos prières ou de nos bonnes actions ? Sans rechercher ni exiger ses miracles, sans rien comprendre même ? Dieu chasse les démons de toute-puissance qui nous habitent, il fait taire notre marchandage de pacotille, il réduit à néant les accusations que nous sommes si prompts à porter contre lui, lorsque le malheur frappe. Accusations d'abandon, d'injustice, d'impuissance, de cruauté. Il faut alors une parole ferme qui mette fin à la ronde vertigineuse de nos pensées. Une parole qui nous questionne pour nous sortir de notre repli et nous rendre disponibles à autre chose : créer de la vie avec ce qui reste. Ainsi en est-il à la fin du livre de Job.

Paul Claudel écrit : « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il n'est même pas venu pour l'expliquer. Il est venu pour la remplir de sa présence ». Qui que nous soyons, quelle que soit notre détresse, Dieu est là, avec nous.

C'est à la fois énorme et minuscule... Tout comme la puissance de Dieu, incarnée dans un nouveau-né, sous une étoile. C'est ainsi que Dieu a choisi de rejoindre l'humanité, il est avec nous pour restaurer la vie là où elle tarit et nous sommes aussi ses mains pour apporter au monde un peu de lumière, là où tout est vide et blessure. Comme le dit si joliment la théologienne et pasteure Marion Müller-Collard, « Nous sommes les infimes que l'Éternel rend signifiants »².

Comme infimes signifiants, comme gouttes d'eau dans l'océan humain, nous avons une responsabilité, éveillée en nous par la présence et la Parole divines ; une Parole qui nous traverse, qui nous relie aux autres, et que nous ne maîtrisons pas. « Rien ne se remet de son passage et son passage n'en finit pas ». S'abandonner à ce passage, c'est se laisser déplacer, éveiller.

Accepter aussi que Jésus se retire, au matin, loin du fracas du monde. Ce n'est pas le succès ni la dépendance thérapeutique qu'il recherche. Si c'est là qu'on l'attend, Jésus s'en va. Après avoir visité nos maladies et chassé nos démons, Jésus retourne puiser à la Source, se reliant au Père par la prière. Me viennent en écho ces très beaux vers du poète allemand Friedrich Rückert, mis en musique par Gustav Malher dans le premier des *Kindertotenlieder* : « Tu ne dois pas êtreindre la nuit en toi, tu dois la verser dans la lumière éternelle ». Nous sommes aussi invités à confier nos ténèbres, nos souffrances, nos peurs, nos doutes, nos cris à sa lumière, jour après jour, nuit après nuit... Jésus lui-même nous a appris à prier Notre Père : « délivre-nous du mal ».

La foi comme l'amour et l'espérance a l'entêtement du 'malgré'.

² Méditation publiée dans *La Vie Protestante*, février 2015, p.7.

« Tout le monde te cherche » lui disent Simon et ses compagnons. Ces derniers n'ont pas encore reçu le nom de disciples. Peut-être parce qu'au lieu de suivre, ils ont encore trop envie de diriger. Le texte nous dit littéralement qu'ils ont « pourchassé » Jésus en ce lieu reculé, avec un verbe également employé pour évoquer la persécution, ce qui en dit long sur leurs intentions possessives... Peur de voir Jésus s'échapper, surtout après ses actions spectaculaires ?

Mais Dieu n'est pas figé là où on l'attend, paralysé par notre désir de le tenir enfermé, à portée de mains ; il est vivant, il bouge et nous fait bouger, si on le laisse œuvrer en nous et que l'on cultive à sa suite l'amour et la lumière, dans toutes les occasions quotidiennes qui nous sont offertes. Personne ne dit que c'est chose facile : l'esprit impur a secoué fortement l'homme avant de le quitter en hurlant... Cela coûte de tenir sa langue et de ne pas répliquer par des paroles acerbes, par exemple lorsque la jalousie et l'ego sont touchés ! Voilà le genre de démons auxquels nous sommes tous confrontés. Elle commence là, la puissance dévastatrice de la parole des démons. Sommes-nous toujours conscients d'où nous parlons : cherchons-nous à attiser ou à éteindre le feu ? Quel frein mettons-nous à la violence qui nous habite ? Avant de parler, c'est à cela que nous devrions d'abord répondre en nous.

Ne se laissant circonscrire ou enfermer par personne, ni par aucune religion, Dieu est là et il parle à tous en des langages pluriels, mais toujours contre les démons qui nous divisent. Car Dieu est Amour et par-dessus tout, il nous guérit de notre manque d'Amour.

Puissions-nous aimer, marcher et parler à sa suite, conduits non par nos démons, mais par son Esprit !

Amen.

Loraine d'Andiran³

(étudiante en théologie et conseillère de paroisse)

³ Avec ma gratitude à Emmanuel Rolland, pour sa confiance, ses précieuses remarques et son soutien !